

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 20

Artikel: La recompeinsa d'on gros coradzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sinon lorsque j'entrai en office. Avec lui et mon puiné, J.-J. Mesmes, je fus mis au collège de Bourgogne dès l'an 1542¹ en la troisième classe ; puis je fis un an, peu moins, de la première.

« Mon père disait qu'en cette nourriture du collège, il avait deux regards : l'un à la conservation de la jeunesse gaie et innocente, l'autre à la scholastique, pour nous faire oublier les mignardises de la maison et comme pour dégorger en eau courante.

« Je trouve que ces dix-huit mois au collège me firent assez bien. J'appris à répéter, disputer et haranguer en public, pris connaissance d'honnêtes enfants dont aucun vivent aujourd'hui ; appris la vie frugale de la scholarité, et à régler mes heures ; tellement que, sortant de là, je récitai en public plusieurs vers latins et deux mille vers grecs faits selon l'âge, récita Homère par cœur d'un bout à l'autre. Qui fut cause après cela que j'étais bien vu par les premiers hommes du temps...

« L'an 1545, je fus envoyé à Toulouse pour étudier en lois avec mon précepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieil gentilhomme tout blanc, qui avait longtemps voyagé par le monde. Nous fûmes trois ans auditeurs en plus étroite vie et pénibles études que ceux de maintenant ne voudraient supporter. Nous étions debout à quatre heures, et ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écrittoires et nos chandeliers à la main. Nous oyions toutes les lectures jusqu'à dix heures sonnées, sans nulle intermission ; puis venions dîner après avoir en hâte conféré sur ce qu'avions écrit de lectures. Après dîner, nous lisions, par forme de jeu, Sophocles ou Aristophanous, ou Euripides et quelquefois Démosthènes, Cicero, Virgilius, Horatius². A une heure, aux études ; à cinq, au logis, à répéter et voir dans nos livres les lieux allégés, jusqu'après six. Puis nous soupirions et lisions en grec ou en latin. Les fêtes, à la grand'messe et vêpres. Au reste du jour, un peu de musique et de pourmenoir. Quelquefois nous allions dîner chez nos amis paternels, qui nous invitaient plus souvent qu'on ne nous y voulait mener. Le reste du jour aux livres...

« Au bout de deux ans et demi, nous lûmes en public demi an à l'école des Institutes ; puis nous eûmes nos heures pour lire aux grandes écoles et lûmes les autres trois ans entiers, pendant lesquels nous fréquentions aux fêtes les disputes publiques, et je n'en laissai guère passer sans quelque essai de mes débiles forces. En fin des bancs, tinmes conclusions publiques par deux fois, la première chacun une, après deux heures ; la seconde trois jours entiers, et seuls avec grande célébrité ; encore que mon âge me défendit d'y apporter autant de suffisance que de confidence. Après cela et nos degrés pris de docteurs en droit civil et canon, nous prîmes le chemin pour retourner à la maison.

« Nous fûmes à Paris le 7 novembre 1550. Lendemain je disputai publiquement ès écoles de droit en grande compagnie, presque de tout le parlement, et trois jours après je pris les points pour débattre une régence en droit canon, et répétai ou lus publiquement un an ou environ. Après cela il sembla bon à mon père de m'envoyer à la cour avec le garde des sceaux, depuis cardinal Bertrandy, pour me faire connaître au roi. »

Voici, encore sur les dures études au XVI^e siècle, quelques lignes d'un discours prononcé, par H. Rigault, à la distribution des prix du Lycée Louis-le-Grand, en 1854 :

¹ Il n'avait alors que dix ans.

² Ces lectures par forme de jeu duraient une heure. C'était la seule récréation qui suivit le dîner. « Elle ôtait au diable, dit un auteur, l'avantage de trouver les esprits inoccupés. »

« Et, dit-il, après avoir décrit l'horrible vie du collège Montaigu, et sa rude discipline, et cependant en ces jours terribles on voyait accourir en foule une jeunesse prête à tout souffrir, la faim, le froid et les coups, pour avoir le droit d'étudier. Un pauvre enfant qui devait un jour devenir principal de Montaigu, Jean Stondonck, venait à pied de Malines à Paris pour être admis à cette sévère école, travaillait le jour sans relâche et, la nuit, montait dans un clocher pour y travailler encore aux rayons gratuits de la lune. C'était le temps héroïque des études classiques, le temps où Ronsart et Baif, couchant dans la même chambre, se levaient l'un après l'autre, minuit déjà sonné, et, comme le dit un vieux biographe, se passaient la chandelle pour étudier le grec, sans laisser refroidir la place. C'est le temps où Agrrippa d'Aubigné savait quatre langues et traduisait le *Criton* de Platon ayant d'avoir vu tomber ses dents de lait.

« Aujourd'hui, les mœurs scolaires sont plus douces et les maîtres s'en applaudissent les premiers. La place du grand fouetisseur *Tempête* est supprimée dans l'Université et les plus délicats des étudiants du XV^e siècle vantaient les bons lits et la bonne chère de la jeunesse moderne. Mais, ajoutant Rigaut, apostrophant directement les élèves, mais le savoir est-il aussi précoce ? J'en connais beaucoup d'entre vous qui ne traduirait pas le *Criton* et qui ont pourtant leurs dents de sagesse. »

Dans l'*Histoire de Paris*, par Félibien, on lit, à propos du règlement du collège Montaigu pour 1502, que la cloche sonnait à quatre heures pour le réveil et qu'à cinq heures tout le monde devait être rendu dans les salles, et assis sur la jonchée de paille qui servait de literie scolaire.

Chateaubriand à Lausanne. — On ne se doute pas, généralement, que c'est à Lausanne que l'auteur du *Génie du christianisme* a préparé l'édition complète de ses œuvres. Nous lisons à ce propos, dans le *Nouvelliste Vaudois* du 12 mai 1826 :

« M. le vicomte de Chateaubriand, arrivé hier dans notre ville, est descendu à l'hôtel du Faucon. Il vient de louer un appartement à Lausanne, et c'est dans notre ville qu'il va s'occuper de la grande et utile entreprise qu'il a formée de publier une édition complète de ses œuvres. Depuis Paris jusqu'à Lausanne, le noble défenseur des Grecs a recueilli les hommages dus au plus beau talent consacré à la plus belle des causes. »

Puis, on voit, dans le *Nouvelliste* du 25 juillet de la même année : « C'est aujourd'hui que M. le vicomte de Chateaubriand quitte Lausanne pour retourner à Paris. »

Chateaubriand avait donc séjourné près de trois mois dans nos murs.

Nos petits hôtes à plumes.

Le tenons-nous, cette fois, le printemps ? Tout le présage. « Une chose est à constater, dit le *Petit Parisien*, c'est que les oiseaux, malgré le prolongement de la mauvaise saison, ont déjà partout peuplé leurs nids. »

De nombreuses communications sont arrivées à notre confrère pour lui signaler quelques particularités bizarres dans la construction des fragiles demeures des oiseaux. Ainsi, un horloger suisse, M. Rueder, a fait don au musée de Soleure d'un singulier nid, entièrement construit en acier.

« Les fabriques d'horlogerie abondent à Soleure, et, par conséquent, on trouve là en quantité des ressorts de montre brisés et mis hors d'usage. Un jour de printemps, un couple de rouge-queues vint s'établir dans la cour de la maison de M. Rueder. Il installa rapide-

ment sa petite habitation : mais au lieu de la bâtrir avec des feuilles et des herbes, il ramassa un peu partout dans la ville les ressorts mis au rebut, et trouva moyen de se procurer un nid confortable — et durable. La couvée y passa le temps réglementaire, puis la maison d'acier fut abandonnée.

« C'est à ce moment que M. Rueder la détacha du mur où elle était fixée pour l'envoyer au musée.

« Un nid en métal, cela peut-être ne s'était jamais vu. »

Autre singularité.

« M. de Cherville, qui a prêté une attention soutenue aux mœurs des oiseaux, racontait, dit encore le *Petit Parisien*, que dans sa retraite de campagne, à Noisy-le-Roi, il avait, sur l'une de ses fenêtres, placé une petite caisse qui avait contenu des plaques photographiques : les plaques avaient été enlevées, on avait laissé la paille qui les séparait. M. de Cherville, appelé à Paris, fut quelque temps sans revenir à Noisy-le-Roi. A son retour, en ouvrant la fenêtre, il vit un oiseau sortir de la caisse et s'envoler à tire-d'ailes. Il attendit. L'oiseau s'approcha, s'éloigna de nouveau, revint plus près, et enfin, dès que M. de Cherville se fut un peu écarté de la fenêtre, rentra dans la caisse.

« Qu'y avait-il donc là ?

» Il faut citer ici M. de Cherville lui-même :

« Je me penchai sur la caisse, et je vis que l'oiseau était en train de couver. Je l'avais un instant effarouché, mais l'instinct maternel le dominant, il était revenu au lit. Et rien n'était plus doux que les regards qu'il élevait vers moi, ayant l'air de me prier de ne pas le chasser une fois encore. Oh ! les jolis yeux, vifs, pénétrants, convaincants ! Toutes les supplications d'une mère y étaient. Il faut n'avoir jamais vu les yeux d'une oiselle qui couve pour ne pas savoir ce qu'il peut y entrer de tendresse. Je m'écartai donc, mais il resta entre l'oiselle et moi des rapports affectueux, et tous les matins je venais voir où en était sa couvée sans qu'elle en éprouvât d'épouvante. J'assisstai aux premiers ébats des enfants. Puis, un beau jour, bonsoir ! Tout le monde était parti. La caisse resta bien là, mais personne plus n'y revint. »

» Enfin, Victor Hugo a cité le cas d'un de ses fils, qui, à la suite d'une condamnation de presse, enfermé à la Conciergerie, passa deux mois d'un dur hiver sans feu. Il avait appris que dans le tuyau du poêle qui chauffait sa cellule un moineau, au cours de l'été, avait fait son nid. Il ne voulut pas déranger la petite bête. »

La recompeinsa d'on gros coradzo.

Vaïtsé z'ein iena que s'est passaïe pè su France, à cein que diont lè papai; ora, est-te vretablio aobin ne l'est-te pas? diabliblo lo mot y'ein sé! cllião gazettès diont tant dè meintiri et l'eint racontent tant qu'on ne pao diéro l'ai sè fià, ni totès lè cauchenà.

C'étai ein Bretagne, dein on veladzo tot proutso la mer; onna né, lo fu avai prai dein 'na granta carraie et ein mein dè rein tota la barqua boulràvè; lè cllianmès fusavant du dezo lè tiolès et saillivant pè lè portes, pè lè fénêtrès, enfin, quiet ! y'avai on fu d'einfai. Et lè pompiers ne poivant pas ein férè façón.

Tot d'on coup, áo bé maitein dè cllia soupliâte, on vai on gailla, revou ein marin, que sooo à la coaite dè cllia fornëse, que sè revirè et que sè reinfattè pè 'na porta dein cllia barqua permi cllião cllianmès épaoireintès et cllião torelions dè founaire.

« Ah ! mon Dieu ! L'est fottu ! L'est fottu ! que criont adon lè dzeins qu'avont vu lo gailla reintrà. « Ao sécoo ! ao secou ! » boailavant lè

fennès qu'étiont perquie. Et tot lo mondo s'eincousenàvo po cé coo.

Mà, 'na petita vouarbetta ein après, vouai-que lo gaillà que resoo dè la baraquà, mà sein rein avâi dein lè mans, ni pi avâi 'na breaqua dè mau.

Adon, quand l'ont vu resailli ein via, lè dzeins ont ti crià: « Bravo ! bravo ! »

Lo leindéman, lo préfet s'aminè po férè on einqüéta rappo à l'écendie et fe rappertsi ti lè pompiers po recompeinsà devant tot lo mondo ci qu'avâi zu lo mé dè coradzo et coumeint on l'ai avâi redipeltà l'affère, lo Préfet fe amenâ noutron gaillà et l'ai dese:

— L'est vo, l'amî, qu'âi zu atant dè coradzo hiai-r-à né à cein qu'on m'a de?

— Ma fai, n'ein sé rein ! l'ai répond l'autro.

— Vo n'êtes pa po vo vantà, vo fédès bin ! Et bin, me n'amî, respes por vo ! l'ai fe lo Préfet pè devant lè dzeins, mà voutron coradzo meretè 'na bouna recompeinsa ! Vo n'êtes pas on capon, kâ non n'arâi ouzâ ein férè atant ! assébin ào nom dè la Républiqua, que su tserdzi dè représeintà, ào nom dào governémeint, vo remacho dè grand tieu ! vouaique d'aboo on beliet de banqua dè ceint francs et vo remetto assébin la crâi dè la Légion d'honneu ! Vo n'ai rein pu sauva, tant pis ! mà l'idée et lo coradzo ne vo z'ont pas manquâ. Foudrâi qu'ein France y'aussé dein ti lè veladzo on part dè citoyens dè votra sorta ! onco on iadzo, respect!

Cé deseint, lo Préfet, avoué on épingle, accrosè à la botenire dè gautse dè la vesta dào gaillà cilia crâi dè la Légion d'honneu, qu'est tota ein ardzeint et que reluit coumeint on merião.

Noutron marin ne savâi pas què sè derè dè tot cé commerço.

— Y'è onco oquì à vo démandâ ! l'ai fe lo Préfet ein sè revereint : Qu'est-te que z'attevié tant dein cilia fornese, permî cliâo cillianmès et ellis founaire, dein on momeint io vo z'ariâ pu vo férè frecassi à tsavon? vo z'avâi bisus oquì à quoui vo teni grôs, oquì que vo z'ariâ plliorâ dè paidrè, on souveni dào père àobin dè la mère, petêtré ?

— Na, monsu lo Préfet ! l'ai respond lo marin, y'avè tot bounameint àobliâ ma chiqua dè taba que y'avè posaïe su la baragne dâi z'egrâ devant d'allâ mè reduire !

A quel âge doit-on se marier ? — Autant de personnes, autant d'avis.

« Moi, disait l'autre jour un brave homme à l'un de ses amis, moi, je dis qu'il faut se marier jeune. D'abord, on n'aime pas à quarante comme à vingt ans. Et puis, on ne doit pas attendre, pour se mettre en ménage, de n'être plus bon qu'à épouser une garde-malade. Ça ne vaut rien de rester garçon trop longtemps ; on prend des habitudes, des manies dont on ne peut plus se débarrasser. Alors, il y fait joli, si on se marie ; pas moyen de s'accorder ; chacun tire de son côté. Quand on est jeune, on fait plus facilement le poing dans sa poche ; c'est pénible, un moment ; puis, petit à petit, le poing se rouvre, on tend la main à sa femme, on s'embrasse et tout est dit. Et si on a des enfants, n'est-ce pas bien agréable de pouvoir les éléver soi-même, de les voir grandir, se développer, vous rendre des services, à leur tour ; enfin, si on n'a pas de fortune à leur laisser, n'est-on pas heureux de pouvoir au moins les établir. Alors, une fois vieux, on s'en va bien plus tranquille là-bas... derrière l'église. Pour celui qui se marie tard, rien de tout cela. »

— Eh bien, moi, repartit l'ami, je ne suis pas du tout de ton avis. Pourquoi enchaîner ses plus belles années ? On s'amuse quand on est jeune. A quarante ans, bernique ; il n'est plus question de ça ; il faut se ranger. Et la li-

berté ! Elle est belle quand on a une femme et des miennes à la maison ! La femme gronde si, par hasard, on reste un soir un peu plus tard que d'habitude au café, pendant deux ou trois jours elle fait la moue. La nuit, les miennes crient et vous réveillent ; ils demandent à boire, à manger, ou tout autre chose ; il faut se relever ; c'est ennuyeux. Non, vois-tu, mon avis est qu'on se doit marier le plus tard possible ; on a d'ailleurs moins de temps à se repentir !

Boutades.

A la Bourse.

— Pensez-vous que T... fasse honneur à ses affaires ?

— Oui, mais je crains que ses affaires ne lui fassent pas honneur.

Monsieur, sous prétexte d'aller chez le coiffeur, a quitté Madame tout de suite après le souper. Au cercle, il trouve de joyeux amis, avec lesquels il s'attarde, exceptionnellement, jusqu'à trois heures du matin.

Fureur de Madame :

— Trois heures du matin, c'est un scandale...

— Mais, chère amie,... laisse moi...

Madame lui coupe la parole :

— Il n'y a pas de laisse-moi ; me diras-tu peut-être que c'est chez le coiffeur que tu es resté jusqu'à trois heures du matin ?

— Ecoute donc, ma bonne...

— Oh, oui, tu oserais me le soutenir !

— Veux-tu me laisser dire deux mots. Figure-toi, chère amie, que cet idiot de coiffeur m'avait coupé les cheveux trop courts... Ça m'allait si mal que je n'ai pas osé reparaire devant toi avant qu'ils eussent un peu repoussé !...

Réflexion d'un monsieur qui crie « allô ! » dans le téléphone depuis près d'une demi-heure sans pouvoir arriver à correspondre avec un de ses clients :

— On m'avait bien dit que le gaillard n'était pas communicatif, mais j'ignorais que ce fut à ce point-là !

Deux femmes sous un toit.

Une de nos lectrices nous écrit qu'une de ses amies, qui visitait la dernière Exposition universelle, fut passablement intriguée, dans la section chinoise, à la vue des caractères et des signes de la langue de Li-Hung-Chang.

— Que représente, demanda-t-elle à l'un des fils du Ciel qui étaient là, que représente cette croix sous un toit ?

— Cela veut dire « la femme », répondit-il.

— Alors, poursuivit la visiteuse, cette autre figure où se trouvent deux croix sous un même toit signifie apparemment « les femmes » ou « deux femmes ».

— Oui, à première vue ; mais si vous saviez un tant soit peu le chinois, madame, vous liriez couramment comme nous : « la guerre ».

Qu'en dites-vous, mesdames, il n'est pas très galant, le chinois !

Livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : La pédagogie dans l'armée française, par Abel Veuglaise. — Irène Andéol. Roman, par T. Combe. — Russes et Chinois, par A.-O. Sibiriakov. — Le malade imaginaire, par le Dr A. Jaquet. — Etre reine. Conte, par M. Damad. — L'or est-il une chimère ? par Ed. Tallichet. — Chroniques parisienne, anglaise, russe, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Les effets du vinaigre. — Le vinaigre, en quantité convenable, facilite la digestion, parce qu'il

dissout l'albumine des aliments et qu'il transforme en une sorte de masse gélatineuse le gluten du pain et les fibres de la viande. C'est pourquoi le vinaigre rend la viande tendre et assaisonne utilement le poisson. C'est pourquoi aussi il facilite la digestion des œufs frits, des œufs sur le plat et des omelettes, à cause de son action sur l'albumine qui, on le sait, constitue le blanc des œufs et le sérum du sang.

Il n'est donc pas surprenant de voir les bons résultats que le vinaigre produit sur le sang. Les boissons vinaigrées le rafraîchissent et le liquéfient. Mais il ne faut pas abuser du vinaigre, car il appauvrit le sang en le rendant plus fluide et cet appauvrissement peut déterminer de graves maladies. Avis aux jeunes filles qui commettent la folie de boire du vinaigre pour se faire maigrir.

Monument à Juste Olivier.

La *Revue helvétique* à bien voulu, à plusieurs reprises déjà, attirer l'attention de ses nombreux lecteurs sur la souscription que nous avons ouverte, en faveur d'un monument à J. Olivier. Le but que nous poursuivons tient aussi au cœur de notre confrère, témoin les lignes suivantes parues dans son dernier numéro et dont nous le remercions :

« Nous recommandons à nos lecteurs et amis la souscription ouverte par le *Conteur Vaudois* en faveur d'un monument à Juste Olivier. Prière de souscrire, si modestement que ce soit, et de faire circuler des listes, au besoin dans les sociétés qui se piquent de littérature. N'oublions pas que Juste Olivier, si justement apprécié par Sainte-Beuve, admiré par Amiel, Rambert, Charles Secretan et tous les amis de la belle poésie, est un de nos maîtres, et peut-être le plus digne de l'être. Nous ne tarderons pas, d'ailleurs, de le prouver dans un article, comme il convient. »

La souscription, qui se monte actuellement à fr. 315 80, est toujours ouverte dans nos colonnes. Rappelons que tous nos confrères de Lausanne et la *Revue helvétique*, de Genève, recevront aussi avec plaisir les dons — quelque modestes soient-ils — qui leur seront adressés.

OPÉRA. — Décidément, la *Fille du régiment*, donnée dimanche dernier, a fait son temps. En revanche, les *Noçes de Jeannette*, le charmant opéra de Massé, joué le même soir, n'a rien perdu de son charme. C'est gentil, c'est sentimental sans excès, c'est simple, surtout ; cela suffit pour braver longtemps l'atteinte des ans.

Mardi, la deuxième de *Faust* a été meilleure encore que la première. Jamais, croyons-nous, cet opéra n'a été mieux donné sur notre scène, et cela, à tous égards. *Faust* est-il un spectacle pour les jeunes filles, qui, toujours plus nombreuses, le vont entendre ? Telle est la question que se sont posée nos journaux. La discussion est ouverte.

Vendredi, enfin, c'était le *Barbier de Séville*. Toujours jeune, lui aussi, le brillant opéra de Rossini. Beaumarchais n'avait pas ménagé l'esprit dans sa comédie ; Rossini en a mis plus encore dans la partition. Le *Barbier* date de 1816 ; il aura donc bientôt cent ans. Pourtant, il est en dehors du conflit entre l'ancienne et la nouvelle musique. On ne le discute pas : on l'applaudit.

Demain, dimanche, à 8 heures, *Faust*.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

PAPETERIE STELLA

Papier et enveloppes de première qualité renfermés dans un élégant cartonnage.
Boîtes de 50/50 ou de 33/33 feuilles et enveloppes.

Très avantageux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.